

Le télégraphe optique et la littérature au XIX^e siècle

Valentina Fortunato

Adhérente directe, Italie

« Le Télégraphe et l'Administration Télégraphique en France » est le titre d'un article qui a paru dans la *Revue des Deux Mondes* le 15 mars 1867. L'auteur, Maxime Du Camp, y décrit au début la séance de la Convention nationale qui cloue au pilori le général Dumouriez et accuse Danton de trahison envers la République. C'est le 1^{er} avril 1793 et la tension au sein de la Convention est palpable. Lors de cette même séance, Romme, représentant des Comités d'Instruction publique et de la guerre, obtient les crédits nécessaires à la mise au point d'une nouvelle invention : « Le télégraphe venait de prendre rang parmi les inventions modernes, et allait entrer dans les usages de la vie publique ». Environ un an plus tard, avec la première ligne de télégraphie aérienne, la Paris – Lille, un engin ressemblant horriblement à la silhouette en bois d'un corps humain, commence à s'imposer. Aussitôt, il bouleverse l'idée du nord, en se dressant dans les espaces de la socialité et du recueillement religieux, il intriguera, il fera réfléchir autant l'homme commun que la plupart des grands auteurs du XIX^e siècle. Hugo, Chateaubriand, Stendhal, Balzac, Dumas, en parlent dans leur correspondance, dans leurs cahiers de voyage, dans leurs poèmes, mais surtout dans leurs romans. « Lentille grossissante » des petits et grands changements qui traversent la France, le roman met en scène le télégraphe Chappe en de simples allusions et lui attribue quelquefois des rôles d'un fort impact narratif. Suivant un parcours diachronique, l'analyse des différentes apparitions de cette machine dans l'œuvre de chaque auteur, nous a permis de définir notre objectif : repérer les points communs de la littérature du XIX^e siècle dans son approche du moyen de communication de la France préindustrielle. Le télégraphe optique conserve les caractéris-

tiques du « *jouet inoffensif* » (J. Noiray) du XVIII^e siècle, mais de par son rôle social, historique et financier il s'imposera mieux que des exemplaires technologiquement plus avancés. C'est la sentinelle de l'hémisphère des automates, auxquels il passera difficilement le relais : durant près d'un demi-siècle, ce pur produit du génie national a transformé toute une conception de l'espace et du temps, et surtout, il a marqué la mémoire historique collective et les coutumes de la classe dirigeante.

VICTOR HUGO

Victor Hugo est le premier auteur qui accorde dans sa production une certaine place à la machine Chappe. À travers poèmes, notes de voyage et romans, l'invention réapparaît dix fois, au fil des ans, accompagnant de manière presque ininterrompue son œuvre pendant plus de cinquante ans. Le jeune *ultra-royaliste* auteur du poème *Le Télégraphe* (1819), se fera le précurseur et le représentant socio-historique d'une hostilité d'impact, d'une misotélégraphie politique envers le *modus comunicandi* napoléonien. Au contraire, à la fin du XIX^e siècle, le romancier saura reconnaître au télégraphe le rôle d'instrument capable d'anticiper un certain progrès scientifique. Long cheminement aux nuances nombreuses, dans lequel demeurent des constantes. La première est l'identification de l'appareil Chappe avec l'église Saint-Sulpice et donc avec la rage adolescente des jours d'« emprisonnement » dans la pension Cordier. Un « transfert » dont a parlé Guy De Saint Denis, qui passera par *Notre-Dame de Paris*, jusqu'aux impressions, en juillet 1843, dans *Les Pyrénées*. La seconde, est celle qui est liée à la vision du symbole d'une moderni-

té qui défie l'Histoire, et qui se substitue aux « télégraphes de Dieu » (D. Charles), c'est-à-dire aux clochers. Cela voit le jour avec l'article « Guerre aux démolisseurs » (1825), pour ensuite continuer dans *Notre-Dame de Paris*, et disparaître presque complètement dans *Le Rhin*. La troisième constante est celle de la célébration positiviste de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Une « technolâtrie nouvelle » (J. Noiray) qui explose dans les *Châtiments* (1853), influencée par des journaux comme *Le Globe* et la *Revue de Paris*⁽¹⁾. En particulier dans le poème *Force des Choses*, le progrès apparaît comme le fruit d'une intelligence « technique » qui plie la nature mauvaise à la volonté de l'homme. Le télégraphe Morse en est le produit le plus réussi, « un fil qui tremble au fond des mers »⁽²⁾. La célébration des produits de l'industrie continue avec *La Légende des siècles* (1859), dans les vers de *Pleine Mer*, dédiés au *Vingtième siècle*. Composés le 9 avril 1859, ils décrivent l'image du plus grand navire du monde, construit en Angleterre en 1853, le *Leviathan*⁽³⁾. Non seulement « Ce Titan » écrase les vagues de l'océan et remplit l'atmosphère d'un « grand frisson sonore », mais en plus il se fait annoncer par le télégraphe :

« – Son ancre avait le poids d'une tour; ses parois
– Voulaient les flots, trouvant tous les ports trop étroits ;
– Son ombre humiliait au loin toutes les proues ;
– Un télégraphe était son porte-voix ; ses roues
– Forgeaient la sombre mer comme deux grands marteaux »⁽⁴⁾.

Le télégraphe optique redevient l'ambassadeur de la célébrité. Il avait tenu ce rôle lors de l'épopée napoléonienne dans le poème *Le Télégraphe* ; dans *Pleine mer*, il est de nouveau ambassadeur, mais cette fois d'un che-

valier médiéval dont l'armure est faite de « tous les métaux », voué pourtant à être dépassé par le progrès. Hugo entre dans l'univers du « machinifique », et à partir des premières expérimentations il arrive aux exemplaires nés de l'évolution de la technique : le *Leviathan*, puis le *Great Eastern*, le télégraphe Chappe, supplanté ensuite par le système Morse ; la lourdeur des premiers produits de la technique dans les vers de *Pleine Mer*, surpassés par la légèreté de l'aéroscaphe de Pétin, que célèbrent les strophes de *Plein Ciel*⁽⁵⁾.

La rédaction de *La Légende des siècles* se conclut au printemps 1859, Hugo commence à écrire *Les Chansons des rues et des bois*, pour les finir à Guernesey en octobre de la même année. Elles lui serviront à démontrer ses propres capacités dans le « mètre étroit », à relever le défi lancé par Baudelaire en mars 1859, dans la querelle de « l'Art pour l'Art » à la Théophile Gautier, contre l'hugolien « Art pour le Progrès ». À l'intérieur de ce recueil, le poème *À un rat* marque une nouvelle rencontre avec le télégraphe Chappe :

« Ô rat de là-haut, tu grignotes
Dans le grenier, ton oasis,
Les Pontmartins et les Nonottes
Mosis.

Tu vas, flairant de tes moustaches
Ces vieux volumes qu'ont ornés
De tant d'inexprimables taches
Les nez.

Rat, tu soupes et tu déjeunes
Avec des romans refroidis,
Des vers morts, et des quatrains jeunes
Jadis.

Ô rat, tu ronges et tu songes !
Tu mâches dans ton galetas
Les vieux dogmes et les vieux songes
En tas.

C'est pour toi qui gaîment les fêtes
Qu'écrivent les bons Patouilletts ;

(1) NOIRAY (J.), *Le romancier et la machine. L'image de la machine dans le roman français (1850-1900)*, Paris, José Corti, 1981, Vol. I : « L'univers de Zola », p. 27-28.

(2) HUGO (V.), « Force des Choses » in *Œuvres poétiques*, Édition établie et annotée par Pierre Albouy, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1967, Vol. II, p. 209. Avec ces vers, Hugo célèbre l'inauguration du câble sous-marin, qui relie le 31 décembre 1851 Calais à Douvres.

(3) HUGO (V.), « Pleine Mer » in *La Légende des siècles*, texte établi et annoté par J. Truchet, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1950, p. 714-715. Le *Leviathan* sera démantelé pour reprendre du service en 1865, sous le nom de *Great Eastern*.

(4) *Ibid.*, p. 715.

(5) *Ibid.*, p. 1252, note n°12.

*C'est pour toi que les gens sont bêtes
Et laids.*

*Rat, c'est pour toi, qui les dissèques
Que les sonnets et les sermons
Disent dans les bibliothèques :
Dormons !*

*Pour toi, croulent les noms postiches ;
Tout à bien pourrir réussit,
La rime au bout des hémistiches
Rancit.*

*C'est pour toi qu'en ruine tombe
L'amas difforme des grimauds ;
C'est pour toi que grouille la tombe
Des mots.*

*C'est pour toi, rat, dans ta mansarde,
Que Garasse se fait vieillot ;
Et c'est pour toi que se lézarde
Veillot.*

*La postérité, peu sensible,
Traite ainsi l'œuvre des pédants ;
La nuit dessus, toi, rat paisible,
Dedans.*

*Le public incivil se sauve
Devant ces bouquins d'aujourd'hui
Où gît, comme au fond d'une alcôve,
L'ennui.*

*Toi, tu n'as point de ces faiblesses.
On reconnaît, ô rat poli,
Au coup de dent que tu lui laisses,
L'oubli.*

*Tu dévores ces noms étranges,
Taschereau, Vapereau, Caro ;
Tu vis de ce néant, tu manges
Zéro.*

*C'est égal, je te plains. Contemple,
Là-bas, sous les cieux empourprés,
Le lapin dans l'immense temple
Des prés.*

*Il va, vient, boit l'encens, s'enivre
Des rayons, de vie et d'azur,
Pendant que tu mords dans un livre
Trop mûr.*

*L'aurore est encore en chemise
Que, lui, debout, il se nourrit ;
Sa nappe verte est toujours mise ;
Il rit.*

*Il est César dans sa clairière ;
Il contemple, point soucieux,
Tranquille, assis sur son derrière,
Les cieux.*

*Il fait toutes sortes de mines
À la prairie, à l'aube en feu,
Aux corolles, aux étamines,
À Dieu.*

*En plein serpolet il patauge ;
Vois, il est vorace et railleur ;
Compare : il broute, lui, la sauge
En fleur,*

*L'anis, le parfum, la rosée,
Le trèfle, la menthe et le thym ;
Toi, l'Ermite de la Chaussée
D'Antin*

*Télégraphe de l'herbe fraîche,
Ses deux pattes à chaque instant
Jettent au ciel cette dépêche :
[...] Content »⁽⁶⁾.*

Un rat est la métaphore zoomorphe de la critique littéraire catholique et légitimiste, des nouvelles tendances parnassiennes, un animal destiné à observer l'ouverture au monde extérieur d'un antagoniste : un lapin blanc. Cet être élu interagit avec la nature, tout comme la sensibilité hugolienne parle aux champs et aux fleurs, à l'aube et à Dieu à travers ses poèmes. Il communique au ciel ami sa gratitude à travers un télégraphe de la nature, un langage personnel et incompréhensible de l'extérieur. Comme sa poésie, Hugo va au-delà du regard habituel que la littérature romantique porte sur un objet de la technique du XVIII^e siècle : dans ces pages, il n'est plus utile d'« animaliser » la machine pour pouvoir la décrire⁽⁷⁾. Cette fois, la référence au langage du télégraphe Chappe sert la description d'une communication transcendante ; c'est une revendication poétique comme approche intime, un dialogue exclusif avec ce qui est supraterrrestre. Dans *À un rat*, la revendication de l'indéchiffrable définit la quatrième et dernière constante : s'il y a un langage cryptique, fascinant et impérissable, c'est bien celui du télégraphe Chappe. Vision qui se confirme dans *Les Pamphlétaire d'Église*, poème figurant dans *L'Année terrible* (1872), où l'incom-

⁽⁶⁾ HUGO (V.), « À un rat » in *Œuvres poétiques*, Éd. établie et annotée par P. Albouy, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1974, Vol. III, p. 220-222.

⁽⁷⁾ NOIRAY (J.), parle de « maniérisme nécessaire de l'expression littéraire de la machine », *Le romancier et la machine*, *op. cit.* p. 130.

préhensible devient souvenir d'enfance (« – *Comme ce bon vieux télégraphe de Chappe – Faisant un geste obscur dont le sens nous échappe* »)⁽⁸⁾. Le télégraphe optique apparaît pour la dernière fois dans le roman *Quatre-vingt-treize* (1874), où il est cité parmi les instruments du progrès révolutionnaire, un des produits de la Convention : « *Elle donnait à la circulation le télégraphe, à la vieillesse les hospices dotés, à la maladie les hôpitaux purifiés.* »⁽⁹⁾ Le souvenir de ce produit des Lumières clôt le cercle de la production hugolienne : la machine est réévaluée, mais après le passage à l'intérieur d'un parcours temporel. Ce qui marque un retour à l'acte de naissance et coïncide avec son acceptation dans la mémoire historique collective.

FRANÇOIS-RENÉ DE CHATEAUBRIAND

Avec François-René de Chateaubriand, il s'agit en revanche du témoignage d'un mémorialiste et d'un usage direct du télégraphe optique, qui se transforme en instrument de communication diplomatique et donc politique. Comme l'a démontré l'étude d'Alfred et Théotiste Jamaux sur la *Correspondance générale* et les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand se sert du réseau de télégraphie aérienne durant sa fonction d'ambassadeur à Berlin (janvier-avril 1821) et à Londres (avril-septembre 1822), à travers les lignes de Strasbourg et de Calais, bénéficiant de la connaissance de certaines nouvelles bien avant ses collègues⁽¹⁰⁾. Plus tard, après avoir reçu la charge auprès de l'État pontifical (juin 1828-août 1829), il communiquera au ministre des Affaires étrangères l'élection du pape Léon XII grâce aux lignes de Lyon et Toulon. « *La rapidité de ces communications est prodigieuse* » : l'ambassadeur voit dans la rapidité des communications télégraphiques l'unique ressource capable d'empêcher les « *tours de*

gobelet » du jeu diplomatique d'un secrétaire d'État comme Giuseppe Andrea Albani⁽¹¹⁾. Cependant, en sa qualité de ministre des Affaires étrangères (1822-1829), il est à la merci d'obscurcs propositions de la part de *maisons* de Banque en collusion avec le monde des spéculateurs. Comme en février 1823, quand il attend le discours du roi George IV anticipé par de fausses nouvelles dont l'objectif était la hausse des valeurs d'État⁽¹²⁾. « *Manœuvres habituées à triompher de tout* » qui mettent en ébullition la Bourse et la poussent à se présenter au ministre des Affaires étrangères dans la personne d'un agioteur. Il lui proposera un marché, qui deviendra la coutume des années à venir : la lecture anticipée des dépêches télégraphiques en échange de spéculations à coup sûr à la Bourse. Chateaubriand, en société avec cette *maison de Banque*, aurait profité des gains provenant de la vente ou de l'achat des valeurs avant leur flambée ou leur chute. Une fortune assurée par le télégraphe Chappe, *passé-partout* du jeu spéculatif à disposition du ministre, et qu'il refusera. Ce qu'on doit souligner est la réaction de l'agioteur qui sera surpris du refus d'une proposition que nombre d'autres politiciens auraient ou avaient acceptée sans aucune hésitation. Il faudra attendre 1841, à la fin de la rédaction des *Mémoires d'outre-tombe*, pour que l'auteur manifeste un regret en se souvenant de ce refus sans doute hasardeux. À ce moment-là, l'intrigue révélée par les quotidiens entre 1832 et 1835 est désormais chose connue. Par rapport à une coutume des sommets de l'État que Chateaubriand avait vu naître et qui au fil des ans dessinera la figure de l'« *homme d'État* », l'amertume pour son refus devient une dénonciation encore plus marquée : « *Ignare et stupide que j'étais !* », « *au lieu de tirer le diable par la queue, j'aurais des salons [...] on m'appellerait monseigneur de courtoisie, et je passerais pour un homme d'État.* »⁽¹³⁾ Cet épisode représente le premier témoignage du lien entre Bourse, télégraphe

(8) HUGO (V.), « Les Pamphlétaire d'Église » in *Œuvres poétiques*, Édition établie et annotée par Pierre Albouy, Paris, Gallimard, La Pléiade, 1974, Vol. III, p. 456.

(9) HUGO (V.), *Quatre-vingt-treize*, préface d'Yves Gohin, Paris, Gallimard, 1979, p. 215.

(10) JAMAUX (A. et T.), « Chateaubriand et le Télégraphe Chappe », in *Glanes en "Mémoires" de François René de Chateaubriand*, Éditions Danclau, 1998.

(11) *Ibid.*, p. 119.

(12) *Ibid.*, p. 108. Chateaubriand, attend une dépêche de la ligne Calais – Paris pour connaître l'attitude de l'Angleterre, défavorable à l'expédition française contre les rebelles de Ferdinand VII.

(13) *Ibid.*, p. 109.

optique et politique et révèle seulement une partie de ce que nous avons appelé « *triangle de 1830* ». Un pacte d'acier qui se montrera entièrement à la moitié du XIX^e siècle, et qui trouve sa raison d'être dans les spéculations à coup sûr, garanties par les communications télégraphiques.

STENDHAL

L'autre grand auteur qui se fait le témoin de cette habitude des sommets de l'État, c'est Stendhal. Sa dénonciation est de caractère journalistique et elle est représentée par son roman le plus politique, *Lucien Leuwen*. Œuvre inédite, acte d'accusation contre ce qu'il appelle « the present comedy », la monarchie de Juillet. Au moment de la rédaction du manuscrit (8 mai 1834-20 mars 1835), et même avant, le consul Henri Beyle lit avec frénésie les journaux qu'il reçoit à Civitavecchia de l'ambassade de Rome⁽¹⁴⁾. La passion politique s'anime à travers la *Revue des Deux Mondes*, *La Gazette de France*, le *Journal du Commerce*, occupés entre septembre 1833 et octobre 1834 à dénoncer les spéculations à coup sûr des plus hauts représentants de l'État, grâce à l'usage exclusif du télégraphe optique. Et si dans tous les projets de préface au roman son objectif est donc de « *peindre les habitudes de la société actuelle* », le télégraphe devient un titre possible : « *On pourrait dire [mais le son est moins joli] : Le Télégraphe* », « *Peut-être : Le Télégraphe, 21 février 1835* »⁽¹⁵⁾. La lecture des journaux se retrouve également sous forme de notes en marge du manuscrit, dans les testaments au roman, où émergent de manière cryptée des

références à des informations qu'il semble ne pas pouvoir oublier. Parmi les plus récentes, il y a celles entre septembre et octobre 1834, concernant les dépêches télégraphiques sur la reconnaissance de la part des Cortès de l'emprunt Guébard, dont le contenu sera tronqué et communiqué en retard⁽¹⁶⁾. Toutes spéculations d'État signées Adolphe Thiers, défini par *Le National* : « *Homme de cour, homme de tribune, et parfois même d'action télégraphique* »⁽¹⁷⁾, paratonnerre des « *passions brocantes* » de Louis-Philippe d'Orléans⁽¹⁸⁾. « *Quand on se permet de telles choses, on a toute honte bue* »⁽¹⁹⁾, écrit Stendhal, qui décide de dénoncer la corruption de la classe politique, et son lien avec la haute finance internationale. Il le fera en transformant la deuxième partie de son roman en un traité de stratégie politique de tradition machiavélienne. Il y fera des allusions, donnera des noms sous anagrammes, il intervertira et dilatera les faits-divers, mais en prenant soin constamment de laisser une piste. Lucien Leuwen, héros du roman, est nommé secrétaire particulier du ministre de l'Intérieur à un moment historique précis, pendant ces journées où sont attendues les dépêches sur la reconnaissance de l'emprunt Guébard (« *On était dans tout le feu des élections et des affaires d'Espagne* »)⁽²⁰⁾. Le fils du plus riche et célèbre banquier de Paris, se retrouve à courir entre le ministère, le bureau de son père et la Bourse. Il devient le complice involontaire des manœuvres spéculatives nées de l'accord entre la maison Van Peters et Leuwen et le ministre de Vaize, à peine élu. Le tout est rendu possible par un père méphistophélique, prototype du banquier, et par la fièvre spéculative du ministre. Mais le jeu en Bourse de de Vaize se

⁽¹⁴⁾ STENDHAL, *Lucien Leuwen*, texte établi et annoté par Henri Debray, Introduction et notes historiques de Michel Crouzet, Paris, Flammarion, 1982, Vol. I, p. 84 nota n°59. En mars 1831, Stendhal est nommé consul de France auprès des États de l'Église, après sa destitution à Trieste, à cause de son passé politique.

⁽¹⁵⁾ STENDHAL, « Lucien Leuwen » in *Œuvres romanesques complètes*, Édition établie par Yves Ansel, Philippe Berthier et Xavier Bourdenet, Paris, Gallimard, La Pléiade, 2007, Vol. II, p. 1253 et p. 450.

⁽¹⁶⁾ Il s'agit de l'emprunt souscrit en bloc, en 1823, par Louis Guébard, prête-nom de James Rothschild. Le titre, annulé par Ferdinand VII, reprendra de la valeur dix ans plus tard, au moment des spéculations liées à la nouvelle de la mort du monarque (29 septembre 1833). Les Rothschild, avec l'appui d'Adolphe Thiers, ministre de l'Intérieur et premier destinataire des dépêches télégraphiques, mettront en acte des manœuvres spéculatives pour déterminer l'envolée d'un titre faible. Cet emprunt représente la rente du petit épargnant qui, entre septembre et octobre 1834, attendra inutilement sa reconnaissance.

⁽¹⁷⁾ *Le National de 1834*, 10 août 1834.

⁽¹⁸⁾ Le *Journal du Commerce* du 26 septembre 1834, propose ironiquement d'installer un *relais* sur les Tuileries afin de satisfaire la passion du roi pour les spéculations à la Bourse.

⁽¹⁹⁾ STENDHAL, *Lucien Leuwen*, Éd. La Pléiade, *op.cit.*, p. 910.

⁽²⁰⁾ *Ibid.*, p. 398. Les élections de juin 1834, que Stendhal situe en octobre.

heurte souvent à un mur : les spéculations réservées par « *le plus fripon des Kings* », expression utilisée par Stendhal pour désigner Louis-Philippe d'Orléans. Quand « *On se réserve cette affaire* » on doit se débarrasser de toutes les mises⁽²¹⁾. Un acte d'accusation grave à l'égard du trône, confirmé par la presse de l'époque : les journaux accusent le roi de se faire envoyer par l'« imprimerie royale » la copie de toutes les dépêches télégraphiques, y compris celles adressées aux ministères compétents⁽²²⁾. Toutefois, le télégraphe est aussi l'instrument qui permet de piloter les élections depuis la capitale. Dans le département du Calvados, « *cette machine diabolique* » tentera d'empêcher l'élection d'un redoutable républicain. Un combat contre le temps et contre la vanité du préfet Sérerville s'engagera, tandis que l'impertinent Lucien, « *maître des requêtes* », s'en emparera pour pouvoir distribuer de l'argent, et bien d'autres choses encore, en échange des voix des légitimistes du lieu. « *2 heures sonnèrent, – 2 heures et demie. – Le télégraphe ne remuait pas* »⁽²³⁾, alors que dans la capitale, le télégraphe continue à tisser le lien entre le banquier et le ministre. Et ce sera François Leuwen, devenu député de la « *Légion du Midi* », comme Dupin avec le *Tiers parti*, qui brisera l'alliance. Le jeu en Bourse est remplacé par l'entrée au Parlement de M. Leuwen, qui inaugure la saison des crises gouvernementales façon de Broglie. D'ailleurs, « *ce qui décide de tout, c'est la bourse* », « *et qui fait les ministres aujourd'hui ? Les Rothschild, les [...], les [...], les Leuwen.* »⁽²⁴⁾

ALEXANDRE DUMAS

L'instrument de la spéculation d'État inventé par Claude Chappe laissera donc une trace importante dans le roman de la moitié du

xix^e siècle. *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas le confirme également. Dans ce roman de la vengeance de l'argent contre l'argent, quand on est riche comme le comte de Monte-Cristo en 1838, on passe pour « *quelque agent de change qui a joué à la baisse sur les fonds espagnols* »⁽²⁵⁾. Grâce à Franz d'Epinay et Albert de Morcef, le comte aborde dans la ville où l'on va exclusivement pour jouer à la Bourse, à Paris, où le télégraphe optique domine chaque hauteur, symbole de civilisation. En réalité, il se confirme dans son rôle politique et financier, atout du secrétaire particulier du ministre de l'Intérieur, Lucien Debray. Exactement comme le « *maître des requêtes* » du roman de Stendhal, ce « *Lucien* » apparaît comme la figure institutionnelle de référence dans le lien entre politique et Bourse. Dans le chapitre « *Le Convive* », il feint la surprise devant la fuite des nouvelles sur les dépêches télégraphiques provenant de la ligne Paris – Bayonne, les énièmes délations qui ont permis au banquier Danglars de réussir sa spéculation⁽²⁶⁾. C'est lui qui communique les contenus des dépêches de manière à permettre au banquier quelques gains sporadiques. Menue monnaie, par rapport à ce qu'il obtient de la société qui le lie à Madame Danglars, et dont il exploite la fièvre spéculative pour jouer à coup sûr avec l'argent de son mari. *La hausse et la baisse* de la Bourse, peuvent être contrôlées et rapporter gros, si l'on est en mesure de connaître par avance les contenus des dépêches télégraphiques, et donc de vendre ou d'acheter avant qu'une nouvelle fasse chuter ou envoler un titre d'État. Et c'est justement au cours de la leçon d'agiotage à laquelle nous assistons au chapitre LIV, que le comte parvient à comprendre « *toutes ces intrigues de Bourse* » et à obtenir l'appui de Debray⁽²⁷⁾. « *Bien volontiers, monsieur le comte, j'accepte* », ainsi répond le secrétaire, acceptant

⁽²¹⁾ *Ibid.*, p. 468.

⁽²²⁾ *Le National de 1834*, 16 septembre 1834 : « Ce que nous ne comprenons pas, c'est que l'imprimerie royale fasse tirer des bulletins télégraphiques spécialement destinés au château des *Tuileries*, et surtout que les nombres de ces derniers soit égal au nombre réuni de tous ceux destinés pour les divers ministères ». Selon le règlement de la direction des télégraphes, la dépêche, traduite sous les yeux du directeur de la station doit être envoyée au président du Conseil, au ministre de l'Intérieur et aux ministres compétents.

⁽²³⁾ *Ibid.*, p. 586.

⁽²⁴⁾ *Ibid.*, p. 455.

⁽²⁵⁾ DUMAS (A.), *Le Comte de Monte-Cristo*, préface de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, 1998, Vol. I, p. 421.

⁽²⁶⁾ *Ibid.*, p. 488.

⁽²⁷⁾ *Ibid.*, p. 684-685.

de recevoir au ministère et de rendre publique la fausse nouvelle qui marquera l'effondrement financier de Danglars. D'autre part, Debray en tirera un profit supérieur à toutes les manœuvres précédentes : ces « dix-sept cent mille francs », chiffre fatidique d'où commence le comte à rebours pour Danglars. Nous sommes en 1838, année qui nous ramène en arrière, durant ces mois entre juillet et octobre 1834, quand les journaux parlaient de « la fureur de l'agiotage »⁽²⁸⁾ alimentée par des « fonds espagnols », des « fonds d'Haïti », quand *Le Charivari* dans ses colonnes parlait de « ces scandaleux tripotages de nouvelles qui sont affichées publiquement quand vient l'heure de recueillir, après avoir été tenues cachées quand c'était le moment de semer. »⁽²⁹⁾ En 1838, et plus encore en 1844, année de la première apparition du roman sur le *Journal des Débats*, le télégraphe Chappe est déjà une image historicisée. C'est l'instrument qui a garanti aux plus hauts dignitaires de la finance et de l'État les gains les plus importants, en spéculant sur les valeurs boursières. Alors, le roman renverse l'Histoire et le présent, suivant la loi du talion. Envoyant ces signaux depuis un *relais* de la ligne d'Espagne, le comte réalise aussi une vengeance historique et sociale : pour la première fois dans l'histoire de France, un banquier subira ce que durant des années les spéculateurs d'État ont fait subir aux petits et moyens épargnants, à travers les dépêches télégraphiques de la ligne de Bayonne. « *Un signe télégraphique, mal interprété à cause du brouillard* », cette expression utilisée habituellement par les journaux gouvernementaux pour démentir certaines nouvelles, est choisie par Dumas afin de mettre un terme à la fortune de Danglars. Cette fois tous les petits investisseurs, encore en possession d'une valeur qui le jour avant était considérée comme dévaluée, avec le démenti de *Le Moniteur*, se retrouvent avec une rente d'État parmi les plus riches. Le coup est

réussi, « *Le moyen de délivrer un jardinier des loirs qui mangent ses pêches* » est « *l'étrange revirement de Bourse dont Danglars avait été victime* » et qui libère le *stationnaire* de « son fléau » : ces loirs qui rongent sa passion, la métaphore zoomorphe des grands spéculateurs, patrons du télégraphe Chappe, qui pendant des années ont sucé les ressources de l'épargnant. Pour Dumas, « *ces gros insectes au ventre blanc, aux pattes noires et maigres* », peuvent être vénérés s'ils acceptent de se prêter au projet du comte, dont les objectifs bouleversent l'usage qui a été fait du télégraphe optique jusqu'à la moitié du XIX^e siècle. Par ailleurs, la fascination lyrique appartient vraiment à la « *volupté de la vitesse* », à la télégraphie électrique dont Monte-Cristo est le découvreur et l'incarnation⁽³⁰⁾. En 1838, le comte représente l'invention de 1844 pour tout ce que l'appareil Foy-Breguet et les premières expériences de Wheatstone signifient en terme de vitesse, élément indispensable à l'élaboration de son dessein de vengeance.

LOUIS REYBAUD

À partir de la seconde moitié et jusqu'à la fin du XIX^e siècle, d'autres grands auteurs évoquent cet instrument de communication rapide *ante litteram*, en le réévaluant en termes nostalgiques, ou en rappelant le rôle de symbole de la corruption du monde politique. C'est le cas de Louis Reybaud, dans *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale* (1845)⁽³¹⁾. Dans le chapitre intitulé *Député*, le protagoniste tente d'échapper à la ruine en accédant aux bonnes grâces d'« *un instrument ingénieux* », source de fortune inespérée. « *Il y a des millions au bout des ficelles de ce mécanisme* », lui suggère un ami, mais il le met en garde : « *Use du télégraphe, si tu le peux, mais surveille-le : c'est un intrigant* ». Par cela,

⁽²⁸⁾ *Courrier français*, 25 juillet 1834.

⁽²⁹⁾ *Le Charivari*, 5 octobre 1834, dénonce le drame social et financier causé par les fausses nouvelles de la reconnaissance de l'emprunt Guébhard : « *Le mal est si grand, la plaie est si profonde, qu'avant-hier les femmes qui fréquentent la Bourse, ne parlaient de rien moins que de faire irruption dans l'hôtel de l'Intérieur et de se venger sur M. Thiers, des polissonneries du télégraphe. La dépréciation des valeurs espagnoles livre à la misère une foule de citoyens. On ne saurait évaluer le nombre de fortunes bouleversées. D'énormes faillites jettent la perturbation dans le commerce [...] dans toute la France, le suicide redouble ses ravages* ».

⁽³⁰⁾ DUMAS (A.), *Le Comte de Monte-Cristo*, op. cit., p. 848.

⁽³¹⁾ REYBAUD (L.), *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, Paris, Éd. Michel Lévy Frères, 1861. Nous remercions Alfred Jamaux de nous avoir indiqué l'occurrence, si importante pour nous, dans le rapport entre télégraphe et Bourse.

il fait clairement allusion aux profits provenant des spéculations dirigées par les dépêches télégraphiques : « *Il existe dans le deuxième arrondissement de Paris, un monument grec que l'on nomme la Bourse. Le télégraphe et la Bourse, la Bourse et le télégraphe, combine ces deux mots-là, et tu m'en diras des nouvelles* »⁽³²⁾. Jérôme ira à la recherche d'un spéculateur et en tant que député il aura la possibilité de se présenter chaque jour dans l'antichambre d'un politicien différent. Une feuille de papier provoquera sa chute : il prend une vieille dépêche télégraphique trouvée sur la table d'un ministre pour une information sûre ; il jouera, mais cette fois il se ruinera. Le roman de Reybaud est l'aboutissement des rapports entre le télégraphe optique, la Bourse et le monde politique, à la fin de la monarchie de Juillet, un régime qui a alimenté la corruption des mœurs politiques et la misère du peuple.

Tout au long de la seconde moitié du XIX^e siècle, les auteurs mentionneront le télégraphe optique avec des tons fortement nostalgiques. Dans l'article de vulgarisation de Maxime du Camp, *Le Télégraphe et l'Administration Télégraphique en France*, ce qui en

1867 semble un vestige des communications modernes est désormais accepté dans son intégrité, même dans le rôle d'instrument des spéculations de l'État : « *Nous nous rappelons tout le rôle que la nuit et le brouillard jouaient dans l'interruption des dépêches.* »⁽³³⁾ Gustave Flaubert, levant les yeux au ciel, en essayant de comprendre la signification de ce mouvement continu des bras, se demandera : « *Qu'est-ce qui passe dans l'air maintenant ? C'est la nouvelle que la rente baisse, que les suifs remontent ?* »⁽³⁴⁾ Et le chansonnier Gustave Nadaud : « *Tu fus l'énigme de notre âge ; – Tes bras cabalistiques, – Lançaient à l'horizon blafard – Les mensonges diplomatiques – Interrompus par le brouillard* »⁽³⁵⁾. Souvenirs qui témoignent d'un rôle politique et financier destiné à rester, par voies journalistiques et littéraires, dans la mémoire historique collective. Images qui évoquent à l'humanité la fascination d'un langage mystérieux, inaccessible. Dans un monde où la vitesse bouleverse l'existence et dissipe les symboles du passé, à la fin du XIX^e siècle « *ce bon vieux télégraphe de Chappe* » est le produit de ce génie national qui a réservé à la France une place de premier plan dans l'histoire des communications.

⁽³²⁾ *Ibid.*, p. 376.

⁽³³⁾ DU CAMP (M.), « Le Télégraphe et l'Administration télégraphique », *Revue des Deux Mondes*, 15 mars 1867, p. 469.

⁽³⁴⁾ FLAUBERT (G.), DU CAMP (M.), *Par les Champs et par les grèves*, Édition critique par Adrienne J. Tooke, Genève, Droz, 1987, p. 166-167

⁽³⁵⁾ NADAUD (G.), « Le Vieux Télégraphe » in *Chansons de Gustave Nadaud*, Édition F. Henry, 1862, p. 307.